

ANTIARESSE

Observe • Analyse • Intervient

Djihad du néant

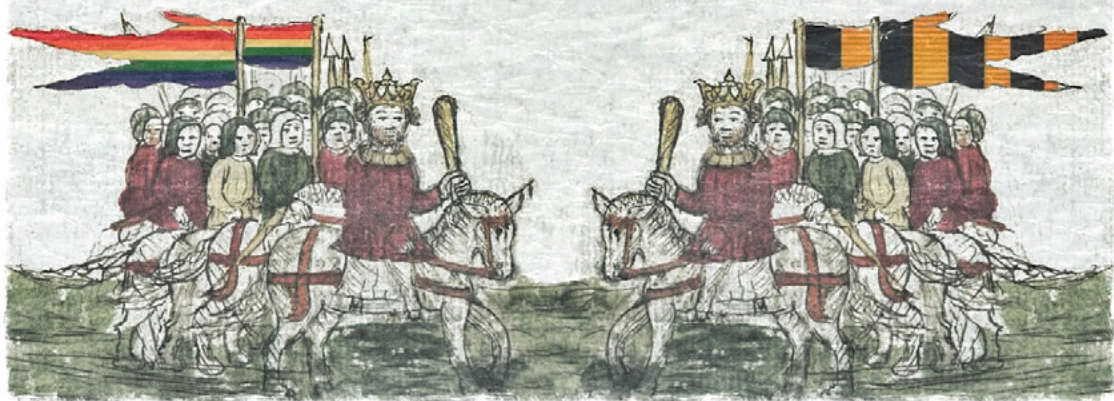
Occident sans frontières

Totalitarisme & écosystème

Shooting fatal en Ukraine



N° 348 | 31.7.2022



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Occident-Russie, le djihad du néant

L'OCCIDENT NE LIVRE PAS UNE GUERRE À LA RUSSIE. IL LIVRE UNE GUERRE SANS MERCI À SON PROPRE MIROIR, AUX PRINCIPES ET AUX VALEURS QUI ÉTAIENT LES SIENS AVANT SON ENTRÉE DANS LA DYSTOPIE WOKISTE ET LE BRUIT DES BOMBES EN UKRAÏNE COUVRE UN RÈGLEMENT DE COMPTES INTERNE NON MOINS BRUTAL. AVEC SA THÈSE SCANDALEUSE, JORDAN PETERSON OUVRE UNE PERSPECTIVE VERTIGINEUSE SUR LES MOBILES ET LES MODALITÉS DE NOTRE SUICIDE.

«Sommes-nous en train de dégénérer d'une manière profondément menaçante? Je pense que la réponse à cette question pourrait bien être oui. L'idée que nous sommes plongés dans une guerre culturelle est devenue un lieu commun rhétorique. À quel point cette guerre est-elle réelle?» (JP)

Jordan Peterson est peut-être le psychologue le plus célèbre au monde. Il est en tout cas le plus controversé, principalement à cause de ses mises en garde contre les dérives sociétales sous-jacentes à la culture *woke* et à l'endoctrinement LGBT. Ayant survécu de justesse à une grave maladie, et se sentant probablement au bénéfice d'un sursis, Peterson, ces derniers mois, a décidé de lâcher les

coups. Début juillet, il a ainsi enregistré une vidéo saisissante au sujet de la guerre en Ukraine. Il y lit, ou plutôt déclame, un essai soigneusement pensé et écrit. La voix est solennelle, pathétique et haut perchée comme dans les premiers temps de la TSF. Le propos: rien moins que d'éviter, si cela est encore possible, la conflagration qui signifierait la fin de l'humanité et peut-être de la vie sur terre — ou, au mieux, l'effondrement économique et civilisationnel de l'Occident. À l'heure où j'écris, sa proclamation a été vue par plus d'un million et demi de personnes sur YouTube et a suscité un torrent de polémiques.

En tant que Canadien, Peterson ne pouvait faire moins que de condam-

ner d'emblée le président russe et son intervention dans des termes particulièrement rudes. Il admet aussi prendre conseil, en matière d'affaires internationales, auprès de Frederick Kagan, le frère du gourou néoconservateur Robert Kagan et donc beau-frère de la sous-secrétaire d'État Victoria Nuland qui gère personnellement, depuis 2014, le dossier ukrainien à Washington. Mais par souci d'équilibre, il soutient avoir aussi pris en compte les analyses du professeur John Mearsheimer, extrêmement populaires ces derniers temps, au sujet de la responsabilité américaine et occidentale dans le déclenchement de ce conflit.

VLADIMIR ET SON RAT

Le souci d'honnêteté intellectuelle de Peterson va au-delà de la déclaration de ses influences et de ses sources. Il prend également soin de se mettre à la place de l'adversaire — un exercice auquel les commentateurs occidentaux se prêtent de plus en plus rarement — pour expliquer en termes géopolitiques pourquoi l'Ukraine est aussi vitale pour la Russie et l'espace russe qu'elle est *fondamentalement secondaire* pour les pays occidentaux dans leur ensemble. Nulle approbation ici pour Moscou, uniquement la volonté de comprendre sa détermination. Et donc d'anticiper la suite.

Peterson n'est ni stratège ni géopolitologue. Son métier est d'étudier les mécanismes de la pensée et les réactions des humains. Sa lucidité au sujet du conflit en cours est difficile à encaisser (comme on peut s'en

rendre compte en lisant les commentaires horrifiés sous sa vidéo). Il voit que la Russie est *réellement* le dos au mur, qu'elle a été trompée en continu et qu'elle ne croit donc plus un mot du discours occidental. Il se rend parfaitement compte qu'une Ukraine alliée ou neutre est une question de survie pour la Russie, qu'il s'agit de sa zone de sécurité ultime et qu'il n'y a aucune vraisemblance que la machine de guerre russe s'arrête ou recule avant d'avoir atteint ses objectifs. Ce serait à l'Occident, dont l'enjeu vital est ici infiniment moindre, de retrouver la raison et de chercher une issue. Or l'Occident ne fait rien d'autre que redoubler d'agressivité. Comme l'observe Éric Werner, le char occidental ne connaît ni la marche arrière ni le compromis. C'est tout ou rien. (AP347).

Pour illustrer le danger de cette situation, Peterson emprunte une image à Vladimir Poutine lui-même. Le président russe raconte volontiers un épisode de son adolescence qui l'avait marqué à jamais: la confrontation avec un rat qui, acculé sans échappatoire en vue, est soudain devenu une bête enragée. Peterson reconnaît que d'avoir poussé la Russie dans cette position, ce malgré les mises en garde solennelles de nombreux analystes, était une erreur capitale; et que de croire qu'on pourra l'intimider suffisamment pour qu'elle ne cherche pas à s'en dégager est une illusion arrogante et funeste. L'idée qu'on puisse la défaire militairement en utilisant les Ukrainiens, ou l'«épuisier», ou encore provoquer un changement de régime en attisant le mécontentement popu-

laire, tout cela lui apparaît comme des aberrations d'une naïveté puérile — en même temps que des symptômes de la sclérose mentale de ceux qui en Occident sont censés «penser» les relations internationales.

- **Notule.** Dans son analyse, Peterson inclut bien entendu les facteurs géopolitiques et énergétiques qui font de la Russie — et de l'Ukraine — des cibles trop alléchantes pour une économie globale assoiffée de ressources. Que des pays slaves arriérés puissent souverainement disposer de leurs richesses naturelles est en effet un scandale permanent aux yeux des élites anglo-saxonnes.

CORDON SANITAIRE

Dans la polarisation ambiante, l'effort d'objectivité de Peterson est louable — encore que parfaitement normal — et passablement risqué. D'aucuns lui ont immédiatement collé l'étiquette de prorusse. La distinction est certes décernée très facilement par les temps qui courent: il suffit d'exprimer des réserves quant à la *narrative* otano-ukrainienne. Mais cet exposé relativement impartial du conflit n'est qu'un préambule ne couvrant que la moitié de son titre. *Russie contre Ukraine ou guerre civile en Occident?* Ce n'est pas de Russie dont le psychologue-philosophe veut nous parler, mais de *nous*. Plus précisément, du conflit intestin, sociétal et ontologique, que trahit l'attachement rageur, éperdu, des élites occidentales à la cause ukrainienne.

Sans crier gare, Peterson revient à Dostoïevski et Soljenitsyne et à leur vision du destin particulier de la Russie, ancrée contre vents et marées dans son identité orthodoxe. Il estime que cette vision s'incarne dans l'homme qui a redressé la Russie et que Poutine croit sincèrement à la foi qu'il professe. Que cette croyance soit authentique ou non, il reste incontestable que «le leader russe parle fréquemment du rôle de son pays en tant que rempart contre la décadence morale de l'Occident, et qu'il s'exprime en termes philosophiques et théologiques d'un niveau impensable chez un leader occidental». Peterson s'attache à résumer ce qui, selon lui, fonde la vision du monde de Poutine:

«Poutine considère l'Occident actuel comme décadent au point d'être absolument indigne de confiance, notamment sur le plan culturel et religieux. Il est poussé par la nécessité économique et politique de commercer avec nous (et nous avec lui), afin que la Russie puisse être approvisionnée en devises occidentales fortes dont elle a tant besoin et l'Europe, en particulier, en combustibles fossiles. Mais Poutine dit à son peuple qu'il nous voit tomber bien trop bas sous l'emprise d'idées très semblables à celles qui ont produit la frénésie révolutionnaire du mouvement communiste (des idées détaillées avec tant de prescience par Dostoïevski dans *Les Démons* et si méticuleusement analysées dans leurs conséquences catastrophiques par Soljenitsyne). Et qu'il y croie ou non — or je pense qu'il y croit — il est certainement capable et désireux d'utiliser le récit de notre dégénéres-

cence pour inculquer à son peuple la méfiance à notre égard, pour le convaincre de la nécessité de son pouvoir et pour l'unir dans le soutien à ses actions en Ukraine.»

S'il condamne sans ambages les conséquences concrètes de cette critique, Peterson reconnaît qu'elle est foncièrement correcte. *Oui, nous, Occidentaux, sommes indignes de confiance, car nous sommes réellement dérangés!* Notre progressisme nous a enfermés dans une idéologie autiste et suicidaire. Nous avons perdu tout contact avec la réalité et nous racontons littéralement n'importe quoi. «Et les Russes (et les Hongrois, les Polonais et les Indiens, à un moindre degré) ne sont-ils pas en train de nous regarder et de penser "ces gens ont perdu la tête"?»

Les peuples de l'Est, nous rappelle Peterson, sont vaccinés contre cette possession: ils l'ont déjà éprouvée dans leur chair avec la révolution bolchevique — du reste importée d'Occident — et ils ne veulent pas nous suivre dans un abîme qu'ils connaissent déjà et d'où ils ont failli ne jamais sortir. Le BRICS, cette improbable alliance transculturelle et transcontinentale, n'est pas qu'un pôle économique, c'est l'esquisse d'un cordon sanitaire tracé autour de «nous». Et nous, obnubilés par la supériorité de notre bon droit, l'inattaquable perfection de nos «valeurs», ne nous en rendons même pas compte. Nous courons au suicide sans nous rendre compte de rien.

Je ne fais que résumer ici, en extrapolant à peine, une demi-heure de diatribe désespérée, le cri ultime

— peut-être — d'un homme excédé, non seulement par l'état du monde, mais encore par sa propre douleur et sa maladie. En dépit de sa souffrance émotionnelle et physique évidente — dont il parle ouvertement en d'autres circonstances —, le penseur ne se départit jamais de sa rigueur intellectuelle. Son manifeste a le ton de la harangue, mais l'argumentation est rationnelle.

DISSONANCES LOGIQUES

À titre d'exemple de la dérive qu'il dénonce, Peterson cite la nomination récente de la juge Ketanji Brown Jackson à la Cour suprême US, procédant d'un critère de sélection spécifique «femme» et «noire», éliminant par la même 93,5 % de candidatures potentiellement adéquates à ce poste (car les Noirs des deux sexes forment 13 % de la population américaine). La discrimination positive, Peterson ne cesse de le marteler, conduit une société à la ruine en éliminant le principe de compétence. Mais là n'est pas, en l'occurrence, le problème principal. Il y a pire que de sacrifier la compétence: sacrifier la logique. La tyrannie du politiquement correct infiltrée dans tous les pores de la société aboutit à un véritable dérangement mental.

Mme Brown a donc été élue à la Cour suprême pour sa compétence, certes, mais avant tout pour sa couleur de peau et pour son sexe. L'heureuse élue a été confrontée, durant le processus de sélection, à une question qui, voici quelques années seulement, eût paru absurde même aux États-Unis: «qu'est-ce qu'une

femme?». Interloquée, craignant de «blesser» on ne sait qui en donnant la réponse évidente pour quiconque a un grain de bon sens, la future juge fédérale a botté en touche: «Je ne suis pas biologiste.» Sans même se rendre compte qu'en déléguant la décision à la science biologique, elle ne faisait que confirmer par un baroque détour la définition traditionnelle qui hérissé les «diversitaires»: est femme ce qui naît femme.

Peterson ne mentionne cette anecdote que pour illustrer le niveau de dysfonctionnement intellectuel qui est aujourd'hui exigé des protagonistes agréés du système:

«...l'administration Biden et ses alliés *woke* qu'elle courtise éhontément nous ont enjoint de célébrer la nomination de ladite candidate sur la base des critères initialement posés pour son élection, à savoir son sexe et sa race — mais, rigoureusement en même temps, on nous enjoint de mettre en doute, encore pour des raisons morales, la possibilité même que la catégorie «sexe» existe de manière valide. Il y a un principe — le principe de non-contradiction —, dont l'acceptation, en principe, constitue l'un des fondements du discours en soi. Ce principe, c'est l'assertion qu'il est fondamentalement déraisonnable — et irrémédiablement irrationnel — de prétendre que A et non-A sont identiques. Pourquoi? Parce que si vous pouvez prétendre à la fois qu'une chose est ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, alors vous pouvez affirmer n'importe quoi. Or si vous pouvez affirmer n'importe quoi, il devient impossible de parler avec vous. Vous êtes sorti de la sphère de

la raison et du discours raisonnable. Vous êtes sorti du domaine rationnel. Cela signifie que vous êtes dérangé. Cela signifie que vous êtes dégénéré. Cela signifie que tous ceux qui ne vous ont pas interpellé à cause de votre dérangement sont devenus vos coéquipiers sur la même barque maudite. Cela veut dire que vous, ainsi que tous ceux qui ne vous ont pas dénoncés, êtes devenus fous.»

La Russie, Peterson le dit et le répète, demeure malgré ses spécificités partie intégrante de l'Occident. Sa science a contribué à façonner notre science, sa culture est la nôtre. Mais nous avons pris une bifurcation où elle refuse organiquement de nous suivre et dont elle se détourne avec horreur. C'est là qu'elle se situe, cette guerre civile qu'il nous annonçait. L'Occident dans son ensemble est en proie à une lutte à mort entre la folie et la raison. Cette lutte passe à l'intérieur des sociétés, des institutions, des familles voire des individus. À ces échelles-là, la ligne de front est fluctuante, sinueuse sinon insaisissable. Mais elle a aussi sa composante physique et stratégique. En ce moment, le champ de bataille s'est cristallisé en Ukraine. De part et d'autre de la ligne, des puissances dotées de l'arme nucléaire se font face et elles refusent *ontologiquement* de se comprendre.

ALLIANCES TRANSVERSALES

Dans ses derniers écrits, et en particulier dans son ouvrage posthume consacré au fonctionnement logique de l'intellect et intitulé *Le facteur de compréhension*, (*Фактор понимания*, inédit en français) le

grand sociologue, logicien et écrivain russe Alexandre Zinoviev, ayant radiographié le modèle occidental comme il avait analysé le modèle soviétique, était arrivé à la conclusion que l'évolution machinique et transhumaine de la société globale mettait en péril les bases mêmes de la pensée. Loin de se diriger vers les «dumières de l'esprit», l'humanité technologique, selon lui, risquait l'incapacité de se penser elle-même, de penser le monde et, comme il le montre au fil d'une dissertation logique de haut vol, de penser tout court.

Malgré son évolution scientifique, ou en partie à cause d'elle, la société industrielle avancée serait donc en train de saborder sa propre capacité de raisonnement, de devenir «dérangée» comme le dit Peterson. En quoi la Russie échapperait-elle au sort commun? Zinoviev ne donne pas de réponse. Peterson en esquisse une: «Je suis certainement plus à l'aise, écrit-il, en sachant que Poutine se considère, même vaguement, subordonné à quelque chose qui le dépasse, car l'alternative est terrible à envisager (ce serait l'arbitraire moral absolu de quelqu'un comme Staline)».

Ce «quelque chose qui le dépasse», c'est ce qu'on appellerait communément le transcendant, l'Être suprême, Dieu ou — comme l'avait nommé C. S. Lewis pour réconcilier tout le monde —, le Tao, la Voie. En d'autres termes, un principe extérieur à notre bon vouloir, à notre horizon intellectuel et mental et donc, par là même, à notre folie. Seule alternative à l'ordre transcendant: l'ordre immanent, celui

dont l'homme dans l'illusion de sa toute-puissance détermine toutes les règles et les lois, y compris l'identité sexuelle et le mode de reproduction de sa propre descendance.

Or les 15 % d'humanité englobée dans l'Occident collectif (sans la Russie) correspondent précisément à l'aire la plus désenchantée de la communauté humaine, celle d'où la transcendance est le plus soigneusement écartée, où les rites religieux — quand il en reste — sont les plus creux et où la perte du sens donne lieu aux dérives narcissiques les plus absurdes. (Il ne s'agit pas ici d'une caractérisation absolue des sociétés, mais d'un simple, encore que spectaculaire, rapport de proportions. Il suffit de voir dans la Chine communiste l'humble vénération avec laquelle les familles et les écoles entrent dans les temples de Confucius pour comprendre combien cet empire est empreint de spiritualité.)

- **Notule.** Et l'Amérique, alors, où tout le monde est encore fourré au temple le dimanche matin et où *God* revient à chaque coin de phrase? Bonne objection! Mettant de côté l'infini potentiel de scission et de sectarisme du protestantisme yankee, ainsi que le narcissisme foncier qui caractérise la culture américaine — autant de traits qui me paraissent assez éloignés du message chrétien —, force est de concéder que cette énergique nation est bien aujourd'hui le Vatican d'une religion nouvelle, mais dont le seul but est d'exterminer la nôtre.

Cela mérite donc un développement à part.

GUERRE SAINTE?

L'hypothèse de Jordan Peterson est éminemment polémique et personnelle. Cet homme n'est ni particulièrement ami de la Russie ni particulièrement religieux: il essaie de comprendre les mobiles profonds des conflits. En peignant la guerre russo-ukrainienne comme un miroir de la guerre civile occidentale, il donne une clef de compréhension de la violence abrutie, inflexible et automutilatrice avec laquelle l'Occident s'est collectivement embarqué dans la guerre contre la Russie. Nos élites dirigeantes n'ont fait qu'étendre à l'adversaire géopolitique la *cancel culture*, cette fougue nihiliste avec laquelle elles règlent ses comptes à leur propre héritage. Ce n'est pas la Russie que combattent les Européens alignés derrière l'étoile crépusculaire de l'Amérique: c'est l'Europe!

Il n'est rien de plus féroce que les luttes fratricides et il apparaît de plus en plus évident que cette guerre ne se terminera qu'avec la destruction, physique ou symbolique, d'un des deux adversaires. L'Occident, en l'occurrence, risquerait de s'éliminer lui-même par les ravages inarrêtables, en tous domaines, de son propre dérangement mental, autre nom de la bêtise.

- **Notule.** Dans plus d'un texte

eschatologique (consacré à l'étude de la fin des temps), le dérèglement de la raison et le déferlement de la bêtise signalent l'approche des temps derniers, voire l'avènement de l'Antéchrist. Mais c'est une tout autre histoire que nous aborderons ultérieurement.

En qualifiant l'Occident, dès le début de son opération militaire, d'«empire du mensonge», Vladimir Poutine a lui-même signalé — pour qui voulait l'entendre — la nature théologique du conflit. Au fil du temps, des alliances supraconfessionnelles et supracivilisationnelles se sont fait jour, notamment avec des parties du monde islamique, et il serait imprudent de penser qu'elles ne sont que d'ordre circonstanciel, économique ou énergétique. En Russie, mais également chez les Tchétchènes, les Serbes ou les Iraniens, on entend de plus souvent l'expression de «guerre sainte». De fait, ce conflit de frontières et de gazoducs a fini par prendre l'allure d'une lutte entre le bien et le mal.

CODA

Qu'on ne s'y méprenne pas: je n'ai pas dit que la Russie incarnait le bien absolu face au mal occidental. J'ai dit que l'affrontement ressemble à un conflit de cette nature, tout en rappelant que jamais aucun camp ne revendique le mauvais rôle. Même pour le Diable, ses œuvres infernales correspondent à une idée du «bien».



ENFUMAGES par Eric Werner

Occident sans frontières

QUAND ON FAIT SEMBLANT D'AVOIR DES FRONTIÈRES, ET QU'EN MÊME TEMPS ON ORDONNE À SA POLICE DE NE PAS LES DÉFENDRE, D'AUTRES FINISSENT PAR S'EN CHARGER POUR NOUS. AU POINT OÙ EN SONT LES CHOSSES, LA POLICE MAROCAINE VIENDRA-T-ELLE FAIRE LE TRAVAIL QUE NE FAIT PAS FRONTEx ?

Des dirigeants occidentaux, on dit volontiers qu'ils sont ceci ou cela (ineptes, incompétents, etc.), mais ils passent aussi parfois pour fous, en particulier chez les non-Occidentaux. Autrement dit, ils confondent un peu tout: le haut et le bas, le chaud et le froid, le vrai et le faux, etc. Résultat, tout est à l'envers. Ils font le contraire de ce qu'il faudrait faire, en revanche ne font pas ce que le simple bon sens, la raison et même la morale leur commanderaient de faire. Car, bien souvent, ils n'en sont plus seulement *capables*.

Ainsi avons-nous déclenché une

guerre totale contre la Russie, un pays qui ne nous menaçait en rien, qui en plus est un pays de civilisation et de culture européennes, mais nous ouvrons en revanche toutes grandes nos frontières à des gens venus de très loin, dont de surcroît il serait hasardeux de dire qu'ils ne nous veulent que du bien⁽¹⁾. On ne porte pas ici d'appréciation. Les gens sont libres d'aimer ou de ne pas aimer qui bon leur semble, c'est leur affaire. Mais une fois qu'on a dit cela, on est quitte. On n'a pas à leur offrir le gîte et le couvert. Eh bien oui, justement. C'est ce que dit le droit

international. Le leur refuser c'est violer le droit international.

«Soit, mais nous avons nous aussi un droit, celui quand même de nous défendre. — Non: vous n'avez aucun droit, sauf celui de vous taire.»

Bref, nous confondons l'ami et l'ennemi, comme d'autres confondent la guerre et la paix, la liberté et l'esclavage, etc. C'est complètement paradoxal comme situation. Et donc, très logiquement, nous avons cessé de défendre nos frontières: en fait, nous avons *désappris* à le faire. Nous ne savons même plus *ce que c'est* que les défendre. On a pu le vérifier il n'y a pas si longtemps encore, fin juin, à Melilla, ville espagnole située sur la côte marocaine, que de jeunes hommes originaires d'Afrique subsaharienne prennent régulièrement d'assaut pour venir s'installer en Europe. Ils ont été 2 000 cette fois-ci à le faire, escaladant avec succès la muraille haute de plusieurs mètres ceinturant la ville. La police espagnole a regardé faire, que pouvait-elle faire d'autre?

LE SALE BOULOT, C'EST POUR LES AUTRES

En revanche, il s'est produit quelque chose d'assez étonnant. Les Marocains, eux, sont intervenus. Ils étaient de l'autre côté du

mur, et *eux* ne se sont pas contenté de regarder faire. Évidemment, il y a eu des morts. On aurait préféré qu'il n'y en eût pas. Mais on voit mal aussi comment (dans une situation aussi *dégradée*) il aurait pu ne pas y en avoir(2). Je disais que tout est à l'envers: c'en est une illustration. En schématisant, on pourrait dire que les Marocains se sont substitués aux Espagnols pour défendre la frontière espagnole, frontière que les Espagnols, les premiers intéressés pourtant, ne défendaient pas. C'est complètement inédit. Faut-il préciser que les médias occidentaux n'ont pas eu de mots assez sévères pour condamner l'action de la police marocaine? Là encore, tout est à l'envers. L'Europe est incapable aujourd'hui de défendre ses propres frontières, et ce sont les autres qui viennent à la rescousse pour faire le travail. Le sale travail.

Les adversaires des droits de l'homme diront: voilà où nous mènent les droits de l'homme. Je ne crois pas personnellement que les droits de l'homme soient ici en cause. C'est la folie occidentale qui est en cause: elle et rien qu'elle. Les droits de l'homme sont ici utilisés comme justification *a posteriori*. Mais ils sont mal interprétés. Les droits de l'homme n'ont jamais

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

justifié le suicide, ni individuel ni collectif. On pourrait aussi parler d'hypocrisie. On fait semblant de maintenir de prétendues frontières, et en même temps on donne l'ordre à la police et à l'armée de ne pas les défendre. On l'a vu à Melilla, mais c'est la même chose en bien d'autres endroits encore: sauf qu'ailleurs, il n'y a pas la police marocaine pour combler certaines défaillances, il y a juste Frontex, l'organisme fantoche en charge de la surveillance de la frontière extérieure de l'UE, qui ne surveille en fait rien et laisse tout passer. Voyez Lampedusa, la Sicile, ou encore les îles grecques en mer Égée.

Lâchons un peu la bride à notre imagination. Au point où en sont les choses, ne va-t-on pas demander à la police marocaine de venir faire le travail que ne fait pas Frontex: intervenir au large des côtes italiennes, par exemple, où, d'après les chiffres officiels, 34 000 personnes auraient débarqué entre le 1er janvier et le 22 juillet de cette année (contre 25 500 sur la même période l'an dernier)? Ce sont les chiffres officiels, on a donc de bonnes raisons de penser qu'ils sont sous-évalués. Si ce n'est pas là une invasion, les mots ne veulent plus rien dire. Normalement, il incomberait à l'armée et la police italiennes de régler le problème. Ou à Frontex. S'ils ne le veulent pas ou, plus vraisemblablement, s'ils en sont incapables, je me demande à quoi ils servent. Autant purement et simplement les supprimer. On ferait ainsi des économies.

L'ENNEMI QU'ON PEUT

La désignation de l'ennemi est constitutive du politique, disait Carl Schmitt. Pendant des décennies, les élites occidentales ont expliqué à leurs populations que l'Occident n'avait pas d'ennemis, que dis-je: que la notion même d'ennemi était aujourd'hui devenue obsolète. Elle appartenait à un âge révolu. Nous n'avons que des amis, disaient-elles. Puis les élites occidentales se sont rendu compte que les choses n'étaient pas aussi simples qu'elles le pensaient. Au lendemain de la chute du mur de Berlin, l'OTAN s'est découvert une nouvelle raison d'être: l'extension à l'Est, et même très à l'Est. Les élites occidentales étaient donc en train de s'étendre à l'Est, et même très à l'Est. Or, à un moment donné, l'OTAN est tombée sur un os: M. Poutine. Elle a donc suivi le conseil de Carl Schmitt, elle a désigné l'ennemi.

Sauf que cet ennemi n'en est pas vraiment un. M. Poutine se contente de défendre ses frontières. Est-on l'ennemi de l'Occident simplement parce qu'on défend ses frontières? Si vous ne comprenez pas ce que je suis en train de dire ici, ce n'est pas grave, reprenez l'article depuis le début. Mais je vais le faire avec vous. Les Occidentaux ont aujourd'hui l'esprit un peu troublé, disais-je. Fin juin, deux mille individus ont franchi illégalement les barbelés entourant la ville espagnole de Melilla, ce qui pourrait nous laisser croire que ce sont des envahisseurs. Mais nos sens nous égarent, ils ne font en réalité

que se défendre, *eux*. Nous-mêmes l'avons d'ailleurs bien compris, puisque nous nous limitons à les regarder faire. Et bien sûr ils ont bien raison de le faire. Qui envahit qui, je vous le demande? Ou l'inverse. M. Poutine, à force d'échanger du temps contre de l'espace, s'est retrouvé un jour le dos au mur face à l'OTAN qui en avançant ne faisait bien sûr que se défendre. Il a donc décidé de réagir. C'est une grave atteinte à la démocratie et au droit international. Il devra répondre un jour de ses actes devant des «juges».

À force de dire que le haut c'est le bas, le chaud le froid, le vrai le faux, etc., il y a un certain nombre de choses qu'on finit par ne plus voir. C'est normal. On ne voit bien que ce qu'on a appris à voir. Si l'on n'a pas appris à le voir, ou désappris, on ne le voit pas (ou plus). Les dirigeants occidentaux, le moment venu (et il viendra), plaideront donc l'irresponsabilité. Ils diront aussi que si l'on cherche des responsables, il faut les chercher ailleurs. C'est le peuple qui les a portés au pouvoir, n'est-ce pas. C'est donc le peuple qui est respon-

sable. On peut comprendre cet argument. La suite, c'est l'effondrement qui vient: démographique, économique, civilisationnel, etc. Espérons que les fous, et ceux, non moins fous, les ayant installés au pouvoir, y trouveront l'occasion de se réconcilier un peu avec la réalité.

NOTES

1. Il y a un quart de siècle, traitant des «masses déshéritées des pays du Tiers-monde» et de leur «haine sans limite» à l'encontre du «Premier monde», le nôtre, l'essayiste germano-espagnol Heleno Sana écrivait: «Cette haine (...) ne se laisse assurément pas fixer statistiquement. Elle reste diffuse et ne prend une forme concrète que de manière irrégulière et ponctuelle. Mais elle est là comme une menace silencieuse et invisible, qui peut à tout moment s'actualiser et se transformer en violence ouverte» (*Die Zivilisation frisst ihre Kinder : Die abendländische Weltherrschaft und ihre Folgen*, Rasch und Röhring, 1997, p. 62. Ma traduction).

2. «Nous n'avons jamais vu un déferlement aussi violent», précise une source marocaine proche du ministère de l'Intérieur (*Courrier international*, No 1654 du 13 au 20 juillet 2022.





PASSAGER CLANDESTIN: Ariane Bilheran

Totalitarisme et écosystème (Chroniques du totalitarisme, 10)

NOUS PROTESTONS, À JUSTE TITRE, CONTRE LA DÉRIVE TOTALITAIRE EXPLICITEMENT VISIBLE DEPUIS LE PRINTEMPS 2020. CETTE PROTESTATION CITOYENNE, MORALE ET SPIRITUELLE EST INDISPENSABLE, CAR ELLE DIT NOTRE SOUCI DE CONSERVER LES RACINES, EN PARTICULIER GRÉCO-ROMAINES ET JUDÉO-CHRÉTIENNES, DE NOTRE CIVILISATION ACTUELLE.

«Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire.» (Albert Camus, Discours de Suède, 10 décembre 1957.)

Si nous définissons, de façon laconique, le totalitarisme comme l'ambition de la «domination totale» (H. Arendt), avec des méthodes impérialistes, incluant le monopole de la communication, la confiscation de l'économie aux mains de quelques-

uns, le fonctionnement à l'idéologie sans cesse mouvante, et le contrôle à la terreur, alors il est bien évident que le totalitarisme n'est pas né hier, ni même avec les totalitarismes du XXe siècle. Il s'agit d'une conception politique du monde, dans laquelle l'être humain est réduit au mieux, à une fonction ou un instrument, au pire, à un rebut inutile, destitué de ses états d'âme imprévisibles, de ses encombrantes aspirations à la liberté, de ses prétentions farfelues à incarner des valeurs morales. C'est par essence

un réductionnisme de l'individu: à un «cas positif» ou «négatif», à une unité mathématique, sauf évidemment celles qui lui correspondraient par leur dimension incommensurable et insaisissable, à savoir, le zéro et l'infini (A. Koestler).

L'humanité n'a jamais vaincu le totalitarisme. Elle en est éternellement, régulièrement, périodiquement victime, quels que soient les décors de façade, la couleur locale, les idéaux brandis pour «le bien» de la masse, le type d'exigence sacrificielle requis. Nous pourrions souligner notre aptitude croissante à l'autodestruction en tant qu'espèce humaine, et partager raisonnablement les vues de Günther Anders sur le sujet. Or, parfois, j'adopte une autre perspective, depuis laquelle je décèle dans une telle appréhension un péché *d'hybris*: notre prétention orgueilleuse à croire que nous serions puissants au point d'éradiquer toute vie sur terre, ou encore, la race humaine. Plus j'approfondis l'étude du totalitarisme, plus je serais tentée d'embrasser une autre vision, selon laquelle le totalitarisme serait un moment nécessaire de notre écosystème humain.

INTELLIGENCE DE LA NATURE

Mon immersion dans la nature luxuriante de la côte caribéenne de Colombie m'a permis de faire plusieurs observations. Tout d'abord, la nature s'organise en système, c'est-à-dire que plusieurs parties se côtoient, et interagissent, jusqu'à former un tout vivant, abondant, chantant, qui ne se réduit pas à la

somme des parties: fourmis, abeilles, guêpes, moustiques, colibris, aigles, vers de terre, chauves-souris, plantes diverses et variées, etc. Lorsque le système est équilibré, chaque espèce dispose de son espace vital, et l'harmonie règne. En revanche, lorsqu'une agression trop forte survient, apparaissent des phénomènes qui fragilisent l'ensemble, et le rendent malade. Je vais prendre un exemple. Chaque année, dans ma région, les exportateurs de mangues fumigent les manguiers de produits chimiques, ce qui entraîne toujours à la même époque des pertes de ruches d'abeilles, et donne lieu à une invasion de hannetons. La fumigation aux pesticides s'attaque en effet aux mouches qui aiment les mangues. Or, les mouches sont les prédateurs des larves de hannetons. Ainsi se produit le déséquilibre. Dans ce même système, il existe des périodes. Semons des tomates: nous plantons la graine, qui ensuite développe la plante, laquelle donnera le fruit. Puis, la plante fanera et son déchet alimentera de nouveau la terre. C'est là qu'interviennent les parasites, qui entament un processus de destruction et de décomposition de feuilles, de fruits, de plantes, etc. qui n'étaient plus viables. Si vous luttez pour supprimer les parasites dans votre écosystème, vous vous rendrez rapidement compte (du moins, si vous êtes observateur) qu'ils reviennent plus forts, plus nombreux, et que vous ne vous en débarrasserez pas comme cela! Il s'agit donc surtout de détourner leur attention du lieu où vous souhaitez qu'ils n'interviennent pas:

par exemple, dans le cadre des fourmis dévoreuses d'un jeune arbuste de moringa, les dissuader en peignant la tige de l'arbre naissant avec de l'huile de neem, et dans le même temps, attirer leur attention ailleurs, où elles seront séduites par un meilleur repas à moindres frais. Dans l'écosystème, chacun a sa fonction. Il n'y a pas de «bons» et de «mauvais». Mais chacun doit rester à sa place, et surtout, chacun a sa fonction selon des périodes précises. Éliminer des insectes qui servent à la décomposition des matériaux dans le sol serait une énorme erreur: comment ensuite fertiliser les sols naturellement et créer une terre riche en minéraux? La fumigation des manguiers dont j'ai parlé est une faute tout aussi grave, car au prétexte de sauver les mangues de cette récolte pour des Occidentaux en mal de saveurs tropicales, on prend le risque de tuer des abeilles. Or, les abeilles fécondent la fleur, qui elle-même donnera le fruit, duquel se nourrira l'abeille. Voici un cycle, où chaque élément est nécessaire. Dans la nature, tout est communication. Il existe des plantes qui s'entendent bien entre elles: à les rendre voisines, le système devient vertueux. En revanche, si l'on place une plante envahissante à côté d'une plante plutôt tranquille, l'une dévorera le territoire de l'autre. Enfin, la nature est un être vivant, qui réagit à l'environnement, au stress, aux lunaisons. Élaguer un arbre en pleine lune présente un danger «d'hémorragie» de la sève de l'arbre, tandis que le tailler en lune descendante est beau-

coup moins traumatique pour lui. Les blessures des coupes peuvent être enveloppées par des pansements ou cataplasmes, mais je ne rentrerai pas davantage dans ces détails techniques, sinon pour dire que les arbres ont manifestement des sensations⁽¹⁾. Tout le vivant ressent: il existe des interactions permanentes. Savez-vous que les arbres et les plantes s'avertissent de l'existence d'un prédateur ou d'un stress par leurs racines⁽²⁾? Ou encore, que des abeilles attaquées par un prédateur organisent des pièges labyrinthiques extrêmement savants, jusqu'à condamner l'entrée de la ruche?

LE MOMENT TOTALITAIRE

Cette observation méticuleuse depuis plusieurs années de l'écosystème qui m'entoure dans la Sierra Nevada de Colombie m'a donné à réfléchir sur le totalitarisme. Et si le totalitarisme, ce moment de destruction radicale, correspondait tout simplement au moment où les parasites viennent dévorer ce qui n'est plus viable? Je me suis dit que cela expliquerait beaucoup de choses. Notamment, pourquoi nous restons presque toujours dans les mêmes pourcentages de psychologie sociale concernant la soumission des masses au système totalitaire, malgré la somme colossale d'informations alternatives qui circulent aujourd'hui. Le *prorata* entre les individus lucides, les moutons de Panurge, et les prédateurs est toujours le même, au départ du mouvement totalitaire. Comme s'il fallait que la masse soit suffisam-

ment anesthésiée pour permettre l'œuvre de destruction. À l'avenant, et je m'en étais exprimée à plusieurs reprises, il n'y a pas de système totalitaire sans témoins, et il n'y a pas de système totalitaire qui n'épargne pas des témoins, *alors qu'il aurait tout à fait le loisir de les supprimer*(3). Or, ce sont ces témoins qui précisément prendront la relève après l'œuvre de destruction, car une fois les déchets transformés en compost, il faudra bien que la graine soit semée et que le nouveau cycle reparte. Le réveil de la conscience des individus et la sortie de l'hallucination psychotique dans laquelle ils sont pris en croyant à la fiction idéologique du délire paranoïaque sont progressifs, mais surtout, proportionnels à la quantité de destruction engendrée par le totalitarisme. Avec cette grille d'analyse, le moment totalitaire, que j'associe bien volontiers au «moment du négatif» selon Hegel dans la dialectique de l'Histoire, est tout bonnement l'instrument de la destruction d'une civilisation qui n'est plus viable. Pourquoi n'est-elle plus viable? Simplement, parce qu'elle achève son déclin. Car il n'existe rien sur terre qui n'obéit pas au cycle suivant: naissance, croissance, apogée, déclin, et mort. Les plantes y obéissent. Les animaux et les individus, aussi. Les entreprises. Les dynasties. Et bien entendu, les civilisations. Le moment totalitaire est celui de la pulsion de mort brute. Les individus régressent dans une confusion psychique telle que «des quatre piliers de la maison», comme je m'emploie à l'imager, s'effondrent: interdit

du meurtre, interdit de l'inceste, différence des générations et différence des sexes. Il faut entendre ces interdits comme des digues psychiques et symboliques. Plus qu'une tentation, cette régression pulsionnelle de l'humanité, par moments cycliques dans l'histoire, serait alors: un besoin et une nécessité.

LE LIEN

Avec une telle perspective, le groupe témoin(3) appartient intégralement à l'écosystème dans sa période totalitaire. Il n'en est pas séparé. Il n'est pas à l'écart. Sa fonction est de veiller, telles des Vestales, à la conservation du feu sacré entre l'ancien et le nouveau. Dans le moment de la décomposition au sein de la nature, les parasites n'éliminent jamais non plus tous les éléments qui seront indispensables pour faire repartir le nouveau cycle. Bien sûr, certains peuvent être éliminés pour intimider l'ensemble: les parasites ne permettent pas d'être empêchés de mener leur œuvre à terme. Mais les témoins ne sont jamais tous supprimés: d'une part, car c'est impossible, d'autre part, parce qu'ils ont une fonction de relève dans l'écosystème. Nous sommes sur la fin d'une civilisation en déclin, qui atteint son terme(4). Cela prend un certain temps, avec une destructivité majeure, par paliers. Les fonctions de prédation et de parasitage exercent leur labeur de déconstruction et de décomposition, nécessaire à l'élimination de cette civilisation qui se meurt. Selon une telle hypothèse, nous serions utilisés

dans l'écosystème pour nos capacités et nos dispositions, rôle auquel nous consentirions tout simplement parce qu'il émane de qui nous sommes. Le déni massif aurait alors un sens métaphysique, et serait incontournable pour que s'opère la destruction. La sortie du déni serait proportionnelle à la nécessité de freiner puis d'arrêter les destructions au niveau collectif, car elles auront été suffisantes pour un renouveau.

« UN ART DE VIVRE PAR TEMPS DE CATASTROPHE » (CAMUS)

Cette hypothèse est irritante, car elle oblige à modifier notre conception classique de la liberté: nous serions, en somme, des acteurs de cycles du vivant qui nous dépassent. Mais à quoi sert-il de penser si penser ne nous dérange pas dans nos certitudes et notre confort? Au printemps 2020, nous n'étions que très peu nombreux à parler, et encore moins à dire: «tout ceci est totalitaire et va durer». La suite du programme actuel est la radicalisation des tensions entre deux mouvements qui ne parviennent plus à trouver des terrains de jeu et d'entente: l'ordre et la liberté. La situation suppose d'accomplir un ample travail de détachement, de deuil, d'acceptation, pour retrouver de la souplesse, de la créativité et de l'agilité. Lorsque la maison s'écroule ou brûle, qu'allons-nous et que pouvons-nous sauver dans l'incendie? Certains objets ou meubles, qui nous semblaient tant importants, ne sont peut-être pas si utiles à sauver. En revanche, d'autres nous apparaîtront essentiels, tandis

que nous les avions toujours considérés comme anodins. Le moment de décomposition totalitaire nous invite aussi à faire le tri dans notre propre maison intérieure, à réaliser un travail d'épuration interne et externe, et à déployer «un art de vivre par temps de catastrophe».

- Ariane Bilheran, normalienne (Ulm), philosophe, psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie, est spécialisée dans l'étude de la manipulation, de la paranoïa, de la perversion, du harcèlement et du totalitarisme. <http://arianebilheran.com>. Chroniques précédentes: 1; 2; 3; 4; 5; 6; 7; 8; 9.

NOTES

1. Il s'agit également d'une affirmation des Indiens Kogis, qui ont 4 000 ans d'histoire et de survie dans la Sierra Nevada de Colombie, mais comme précisé dans le livre de Lucas Buchholz Kogi. *Leçons spirituelles d'un peuple premier*, que j'ai eu le privilège de traduire, cette conception de la nature comme système vivant n'est pas ici animiste. Elle se rapproche davantage de la vision développée par Bergson dans *L'Énergie Spirituelle*.
2. <https://ecotree.green/blog/les-arbres-communiquent-ils>
3. cf. «Chroniques du totalitarisme 6, Le témoin par destin», *Chroniques du Totalitarisme 2021* (AP299), et le *briefing de l'Antipresse avec Slobodan Despot* du 01er juillet 2022.
4. Cela fait bien longtemps que le déclin de l'Occident est observé par certains penseurs, on pense au *Déclin du courage* de Soljenitsyne, mais avant, au texte *La crise de l'autorité* d'Hannah Arendt, ou encore, même avant, aux essais incisifs d'André Suarès.

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Shooting fatal en Ukraine

L'ACTUALITÉ UKRAINIENNE EST TELLEMENT SIDÉRANTE CES JOURS-CI QUE NOUS SOMMES OBLIGÉS D'Y CONSACRER UN SURVOL À PART. AU ROYAUME DE L'ACTEUR ZELENSKY, LES FRONTIÈRES DU RÉEL ET DE LA FICTION SE CONFONDENT DE PLUS EN PLUS.

ET VOGUE LA GUÉUERRE

On rapporte que BHL est fou de jalousie: M. et Mme Zelensky ont fait la «une» du glamour magazine *Vogue*. Pour les immortaliser, on a dépêché rien moins que l'illustissime photographe Annie Leibovitz. Lorsqu'on connaît un peu le véritable studio de cinéma que la grande Annie met en place pour saisir l'«intimité» de ses modèles, on se dit que Kiev est une ville vraiment très sûre. D'ailleurs la photo de Mme Zelenska entourée de *robocops* devant la carcasse du fameux Antonov géant détruit dans l'aéroport de Gostomel fait sourire lorsqu'on sait qu'il n'y a pas un soldat ennemi à des centaines de kilomètres alentour.

Du point de vue de la communication, toutefois, il n'est pas sûr que l'opération soit un chef-d'œuvre, au vu des réactions outrées jusque parmi les supporters de l'Ukraine. La photo de couverture, en particulier, avec sa pose romantique et ses mains fourrées dans tous les coins, est déjà utilisée comme passe-partout pour d'innombrables parodies et substitutions: Macron®, Schwab, Biden, tout y passe. Étonnant qu'une professionnelle expérimentée

comme Annie Leibovitz ne l'ait pas anticipé.

D'ailleurs on a l'impression que plus personne n'anticipe plus rien ni ne pense à rien. Quel chef d'État décent, si son peuple perdait plusieurs centaines de vies humaines par jour, irait se prêter à des séances de *shooting*? Mais les Zelensky ont fait encore mieux: ils ont enchaîné sur une grande interview avec Piers Morgan où on les voit littéralement exploser de rire. Quel boute-en-train, ce Piers!

Ah et puis ce petit détail charmant: *Vogue* Ukraine a également inséré un article complaisant sur le criminel de guerre Stepan Bandera, complice des nazis et meurtrier de masse. C'est sans doute pour damer le pion à *Elle*, qui s'était limitée à interviewer une jeune néonazie, du reste assez mignonne.

OCÉANS DE TERRE

Cela paraît invraisemblable, mais l'information est confirmée de toutes parts. Trois omniprésentes multinationales américaines, Cargill, DuPont et Monsanto, auraient acheté 17 millions d'hectares de terres agricoles en Ukraine. Pour l'ordre d'idée,



cela représente un peu plus que l'ensemble des terres arables d'Italie et 60 % de l'espace agricole total de l'Ukraine.

Jusqu'il y a peu, l'Ukraine, comme la Russie, ne permettait pas l'aliénation de ces terres stratégiques aux étrangers. Mais par la grâce d'une loi adoptée en 2021, c'est aujourd'hui possible et tant pis si la population locale doit en crever de faim. Juste avant, Zelensky aurait promis que pas un pouce de sol ukrainien ne

serait cédé sans que le peuple soit consulté par référendum.

De toute évidence, il n'y a pas que les champs de blé qu'on arrose du côté de Kiev... Et il n'y a pas que la protection des populations russo-phones dans la tête des dirigeants russes. Les enjeux de la guerre en cours pourraient être plus complexes qu'on ne croit.

PRÉMONITION

Le matin du 29 juillet, une attaque de missiles a dévasté un centre de

détention sous contrôle russe à Elenovka, tuant une cinquantaine de prisonniers et blessant plus de 70 autres, la plupart issus du bataillon Azov. Kiev a affirmé que c'était un coup des Russes qui auraient voulu se débarrasser de leurs captifs et camoufler des tortures. Les Russes ont exhibé des débris de fusées HIMARS, que les Ukrainiens sont d'ordinaire fiers de tirer sur eux. L'administration américaine, de son côté, a réagi en estimant que *si c'était le fait des Ukrainiens, ils ne l'ont pas fait exprès*. Normal: le guidage des missiles HIMARS est entièrement du ressort des Américains! Des esprits tordus pourraient soupçonner leurs services ou ceux des Brits d'avoir voulu éliminer des témoins gênants qui allaient déballer toutes sortes de choses lors de leur procès.

Voici six semaines, le 6 juin, l'analyste russe Nezygar avait décrit ce massacre avec une précision prophétique.

«Le MI-6 envisage trois utilisations possibles pour les MLRS livrés à l'Ukraine. La livraison proprement dite aura lieu dimanche soir et la cargaison est déjà arrivée à l'aéroport de Rzeszow. Tous les opérateurs ukrainiens travaillent sous le contrôle total d'officiers du ministère britannique de la Défense, comme ce fut le cas pour la frappe contre le croiseur Moskva. La cible primordiale est le pont de Crimée, mais c'est l'opération la plus improbable, car la Crimée est couverte par des systèmes échelonnés de S-400 et un certain nombre de systèmes de défense aérienne inédits ainsi que des S-500 dernier

cri. **La cible secondaire est le camp de prisonniers de guerre du village de Yelenivka (Elenovka), où sont détenus des nazis d'Azovstal et du personnel de l'AFU.** Les Britanniques voudront faire passer l'attaque de MLRS pour une tentative des forces armées russes de dissimuler "l'exécution et la torture de prisonniers de guerre, puis de refaire le coup de Boutcha"...»

Surprenante prescience. À croire qu'il y a encore des taupes dans les services de Sa Majesté...

À L'INDEX!

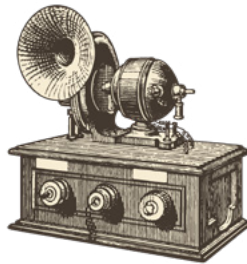
Le «Centre de contre-désinformation» créé sous Zelensky et intégré au Conseil national de sécurité et de défense ukrainien a publié une «liste noire de propagandistes pro-russes» et donc d'ennemis de l'Ukraine dans le monde. Le tribunal d'inquisition est généreux (ou suspicieux), couvrant tout, des parlementaires et leaders politiques US ou européens (Tulsi Gabbard, Rand Paul, Clare Daly, Nicolas Bay, Marine Le Pen) aux éminents professeurs (John Mearsheimer) en passant par des journalistes, experts et consultants du monde entier. On y trouve même Edward Luttwak, qui a pourtant milité pour l'envoi d'armes à l'Ukraine et qui tombe des nues en se découvrant en si bonne compagnie. Comment arrive-t-on sur cette liste? Les prises de position qu'on reproche aux concernés relèvent souvent du simple et plat constat de fait. Comme le relèvent nos collègues d'Unherd:

«Les critères exacts d'inclusion ne

sont pas clairs, bien qu'à côté de chaque nom, le rapport énumère les opinions "pro-russes" que la personne promeut. Par exemple, le manquement d'Edward Luttwak a été de suggérer que "des référendums devraient être organisés dans les régions de Donetsk et de Luhansk"; le péché de Mearsheimer est d'avoir dit que "l'OTAN est en Ukraine depuis 2014" et que "l'OTAN a provoqué Poutine." Les intellectuels concernés ont été surpris et inquiets de figurer ainsi sur une liste noire du gouvernement [ukrainien].»

Si l'on passe outre le côté parano-grotesque du catalogue — et la

barrière linguistique —, ce recensement du CDC kiévien constitue une bonne recommandation de lectures pour qui veut se construire une représentation équilibrée et indépendante du conflit. Dans le domaine francophone, vous y rencontrerez Thierry Mariani, Éric Zemmour, Hervé Juvin, le colonel Jacques Baud ou notre ami Éric Denécé, qui dirige le CF2R. En même temps, figurer sur une quelconque «liste noire» d'un régime qui a interdit les partis d'opposition et fait disparaître nombre de journalistes ne doit pas être entièrement rassurant...



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 348 SEMAINES. PLUTÔT RÉJOUISSANT, NON?

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 24 au 30 juillet 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Abe-rrant. L'homme le plus puissant du Japon est abattu par une arme artisanale dans un immense nuage de fumée. Pourtant personne ne bouge et la sécurité regarde ailleurs. Et si toute la scène était montée? Si Abe devait être éliminé à cause de son habile équilibre entre les globalistes et la Chine-Russie? «Quand les mondialistes franchissent le Rubicon : L'assassinat de Shinzo Abe» est une hypothèse à la Kennedy, intéressante à lire.

Tous au charbon! Une chercheuse française dans le domaine de l'énergie résume en deux minutes et sans ambages les conséquences du sevrage du gaz russe, mais aussi des illusions qu'on entretient sur les capacités des énergies «vertes». En perspective, une suite d'hivers très compliqués et... une Europe raccrochée au charbon comme au XIXe siècle! Ne manquent que les carrioles à chevaux.

Monsieur Frisson. L'analyste italien Maurizio Blondet (dont le blog vaut toujours le détour) nous révèle l'identité de l'homme qui aura coupé le gaz aux Allemands et à l'Europe. Amos Hochstein, fonctionnaire et lobbyiste de Washington, porte depuis l'investiture Biden le titre officiel d'«Envoyé spécial et plénipotentiaire chargé d'empêcher le doublement du gazoduc russo-allemand Nord Stream». Son travail se serait résumé à empêcher la mise en service du deuxième gazoduc nord. Mission accomplie.

Déblocage. Le général de plateau Vincent Desportes, qui n'en est pas à sa première fantaisie près, nous invente la doctrine «Strangelove» russe. Sans doute familier du russe et doté d'un accès exclusif aux documents secrets du Kremlin, il nous explique, les yeux exorbités, que Moscou

pourrait utiliser l'arme nucléaire tactique, «mais bien plus puissante que Hiroshima», pour débloquer la situation en Ukraine... On observe un bien étrange amour du drame et de l'affabulation chez ce stratège en pantoufles.

Constituants. La semaine dernière, Ariane Bilheran et Slobodan Despot étaient les invités d'Etienne Chouard pour essayer de définir le phénomène totalitaire... mais aussi participer à l'esquisse d'une Constitution vraiment populaire limitant les abus de pouvoir des riches. Utopie? La discussion fut fort animée!

Au chevet du monde. Xavier Moreau, le directeur de STRATPOL, notre correspondant moscovite, inaugure sa nouvelle émission sur RT! Pour le premier entretien de «L'échiquier mondial», il a invité Arnaud Dotézac à parler du BRICS du G7 et du «renversement du monde». Comme toujours, notre chroniqueur occasionnel livre une quantité peu commune d'informations et d'analyses originales.

A la ligne. Mohamed Ben Salmane ne fait pas que tailler en pièces ses opposants dans des consulats louches et reconduire les présidents américains vers leur fauteuil roulant. Il construit aussi le projet d'habitat le plus ambitieux de la toute l'histoire humaine. La Ligne (*The Line*) est un miroir de 170 km de long, 200 m de large et 500 m de haut censé traverser le désert et contrôler le golfe d'Aden — et être écologiquement neutre, sans voitures, sans pétrole et sans pollution. Accessoirement, 9 millions de personnes seraient censées y vivre et s'y déplacer en train hyper-rapide. Notre ami Arnaud Dotézac a été l'un des rares, dans le domaine francophone, à se pencher sérieusement sur ce projet effarant. Plusieurs architectes et urbanistes d'avant-garde seraient déjà morts de surexcitation à la seule idée d'être invités à y collaborer.

Pain de méninges

GRANDEUR DE L'ESPÉRANCE

Qui n'a pas vu la route, à l'aube entre deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance. L'espérance est une détermination héroïque de l'âme, et sa plus haute forme est le désespoir surmonté. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prennent faussement pour de l'espérance. L'espérance est un risque à courir, c'est même le risque des risques. L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme... On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. Le démon de notre cœur s'appelle «À quoi bon!». L'enfer, c'est de ne plus aimer. Les optimistes sont des imbéciles heureux, quant aux pessimistes, ce sont des imbéciles malheureux. On ne saurait expliquer les êtres par leurs vices, mais au contraire par ce qu'ils ont gardé d'intact, de pur, par ce qui reste en eux de l'enfance, si profond qu'il faille chercher. Qui ne défend la liberté de penser que pour soi-même est déjà disposé à la trahir. Il n'y a qu'un sûr moyen de connaître, c'est d'aimer. Le grand malheur de cette société moderne, sa malédiction, c'est qu'elle s'organise visiblement pour se passer d'espérance comme d'amour; elle s'imagine y suppléer par la technique, elle attend que ses économistes et ses législateurs lui apportent la double formule d'une justice sans amour et d'une sécurité sans espérance.

— Georges Bernanos, 1945.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



Les corbeaux. Charm el Cheikh, Egypte, 13.3.2022.

Ils sont noirs comme des avocats, effrontés comme des mendiants de Delhi, affamés comme une armée de sauterelles. Ou bien c'est ce qu'on croit. En réalité, ils sont si bien nourris qu'ils ne font que picorer dans les morceaux qu'on leur cède. Leur manège n'a pas pour but de les nourrir, mais de lancer le jeu. Et quelquefois ils vous parlent avec des intonations si convaincues que vous vous en voulez de n'avoir pas appris leur langage.